

La Vie Syndicale

== EN RÉCLUSION ==

* * *

C'est dans les prisons centrales que les hommes condamnés à la réclusion accomplissent leur peine. Il y a une prison centrale tout près de Paris, à Melun. Les soldats, qu'un service de garde particulièrement pénible appelle à la prison et qui deviennent pour vingt-quatre heures des réclusionnaires, peuvent apprécier l'horreur de ce châtement qu'est la privation de la parole et de la liberté.

Le régime des maisons centrales est le silence.

A Melun, la garde montante se présente à cinq heures du soir devant la porte massive et bardée de clous de la prison. Un coup de marteau; le panneau d'un guichet s'abat dans l'épaisseur du chêne, un front de geôlier apparaît; puis la porte s'entr'ouvre, la troupe pénètre dans une cour pavée, d'une propreté glaciale. Pas un brin de paille, dans cette cour, pas un caillou déplacé, pas un grain de poussière, devrait-on dire. A peine entrés, le dimanche, les jeunes soldats qui, pour la première fois, prennent le service « à la centrale », s'étonnent d'un bruit étrange, régulier, le bruit d'une chute d'eau, scandé d'un cri rauque, inintelligible, qui donne un malaise.. Ce bruit, c'est la promenade des prisonniers qui le provoque. Ce cri, c'est celui du gardien qui régularise la marche. Du chemin de ronde, à travers une double grille, on peut voir les réclusionnaires « en promenade ». Ils ont le visage complètement rasé. Ils sont vêtus de drap marron, coiffés d'un béret et chaussés de gros sabots.

Deux à deux, mais chaque homme et chaque file séparés par un intervalle d'un pas, ils tournent durant deux heures dans une cage circulaire. Il leur est interdit de prononcer un mot. Les uns lisent en marchant; d'autres suivent les sabots de la file précédente, machinalement, comme des bêtes. Le gardien, au centre du cercle, crie sans relâche: « Gauche! gauche! gauche! » pour marquer le pas. Et comme il prononce: « Au che! au che! au che! », en accentuant la tonique, on n'entend que ce hullulement d'oiseau d'hiver qui fait si grand froid au cœur. Sur l'asphalte de la cage, les sabots retombent tous ensemble: c'est ce bruit régulier, puissant et étouffé à la fois, qui fait penser à la chute lointaine d'un torrent.

Les soldats montent la garde dans le chemin de ronde, long et étroit entre deux murs. Le vent y souffle impétueusement; la pensée s'y endeuille durant les heures de faction qu'emplit seule la contemplation des pierres grises. La nuit, les heures semblent plus brèves. Chaque demi-heure, la sentinelle « devant les armes » jette son appel:

— Sentinelles, prenez garde à vous!

Le cri de sentinelle à sentinelle court autour des bâtiments. Le dernier factionnaire répond:

— Chef de poste, rien de nouveau.

Par la même voie, la réponse parvient au corps de garde.

Dans l'ombre absolue du chemin de ronde, une lueur s'allume, se précise, s'approche:

— Halte-là! qui vive? — Ronde de gardien! — Avance à l'ordre!

La ronde passée, une autre revient, en sens opposé, une autre encore, une ronde de gardien-chef. Dans la prison même, des lumières furtives apparaissent, disparaissent: rondes intérieures. On entend siffler le vent dans les peupliers qui bordent la Seine.

Au petit jour, les centaines de lucarnes percées dans les murailles et qui sont les fenêtres des cellules, s'ouvrent comme des yeux. Et souvent les sentinelles voient deux poings se

crisper autour des barreaux tandis que, peureuse, une tête rasée se hisse au jour, vers la lumière, vers le libre ciel. La consigne est dure: Signaler tout prisonnier qui s'est montré à la lucarne. Jamais le soldat n'observe cette consigne, mais de la main il fait un signe au réclusionnaire: qu'il se retire, car un gardien pourrait l'apercevoir.

Cependant, le service de garde est renforcé; à certains postes du chemin de ronde, des geôliers armés de carabines viennent doubler les factionnaires: c'est l'heure où le troupeau lamentable et muet est conduit aux ateliers. On n'entend que le bruit des outils. En silence, ils travaillent; en silence, ils sont conduits au réfectoire; en silence à la cellule. Une parole est punie du cachot: à la privation du langage s'ajoute celle de la lumière. Les muets deviennent aveugles. Jamais un visage ami.

C'est à ce régime que la République prétend soumettre durant sept années l'ouvrier Durand qui n'a commis aucun crime, aucun délit, aucune faute. C'est à ce régime que la classe ouvrière, sous peine de se déshonorer, sous peine d'anéantir les espérances et la foi que certains ont mises en elle, doit arracher l'ouvrier Durand.

L.-M. BONNEFF

XX

La Vie et les Arts * * * *

La Faune (BERNHEIM JEUNE ET Cie, 15, rue Richepanse).

Des tableaux modernes, anciens et récents sont très heureusement groupés en cette exposition. On y voit *Le Semeur*, de Van Gogh, cette toile parfaite en brun, violet et vert; *Le Chemin des vaches*, de Sisley, cette harmonieuse gradation de tons; *La vacherie*, de Camille Pissaro, dont on ne peut dire qu'elle a le caractère de celle de Verhaeren:

*La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier...*

Voici des Courbet: *Les sources du Livon*, un opaque sous bois avec, ci et là, de claires teintes de vert; des Delacroix somptueusement colorés; *La femme au tub*, de Manet, et *La berge de Lavacourt*, de Claude Monet, qui tant vous presse de filer loin de Paris.

Cézanne est représenté par un beau morceau décoratif en bleu: *La vasque au Paon*, un *Tigre*; Renoir par une savoureuse *Dorade* avec un ventre aux tons délicats. Et c'est encore Daumier, Corot, Carrière, Degas, Gauguin.

De Seurat, *Le cirque*, décoration superbe, sonate de jaunes, d'oranges et de jaunes, et *Esquisse d'un Dimanche d'été à la Grande-Jatte*, séduisant jeu d'ombres et de lumières; de Toulouse-Lautrec, *La femme au chien*, peinture âpre où est fixé l'air bestial et résigné d'une femme.

Cross, dont on nous fit voir il y a peu de temps les dernières œuvres, est là, et Luce avec sa *fruiterie* et sa *furia* de couleurs: *Buffalo*. Bonnard nous séduit par son art sincère: *Black*, une de ses meilleures toiles.

La lampe, *La femme au chien*, *Le service à café*, autant de parcelles de vie réelle.

Enfin, de Van Dongen, une fantaisie: *Le clown écuyer*; de Jean Puy: *Plaisirs des Dieux*; de Théo van Rysselberghe: *Veere*; de Vallotton: *Portrait d'enfant*; de Vuillard, deux belles taches de couleurs: *Le couvre-pieds jaune* et *Matin dans le verger*.

Œuvres Nouvelles de Maurice Asselin (BL0T, 11, rue Richepanse).

En ces peintures de Bretagne et d'Italie, M. Maurice Asselin montre une personnalité encore peu développée et dominée par Cézanne et Gauguin.